

DES NOUVELLES DU LIVRE POUR LA JEUNESSE

TERRORISME (VOLET 2)

Élizabeth Vlieghe
Enseignante retraitée

Voici donc la deuxième partie de cette chronique consacrée au sujet du terrorisme. Je renvoie au numéro précédent de *Recherches* en ce qui concerne les pistes de travail. Le nombre d'ouvrages proposés étant important, il serait possible, si nécessaire, de constituer des regroupements par sous-thèmes, tels : prise d'otages, conflit Israël/Palestine, réactions des familles et des survivants, 11 septembre 2001, embrigadement des jeunes, notamment par Daech, attentats visant Charlie-Hebdo, l'Hyper Cacher et le Bataclan, sachant que certains récits abordent parfois plusieurs de ces aspects.

***Après la première mort*, R. Cormier, traduit de l'anglais (États-Unis) par Michèle Poslaniec, Médium poche, L'école des loisirs, 1985¹.**

Dès 1979, (date de parution de l'ouvrage aux États-Unis), l'auteur aborde le sujet brûlant du terrorisme et de la prise d'otages. Durant vingt-quatre heures se déroule un huis-clos au sein duquel chaque personnage est tour à tour manipulateur et manipulé... Un car transportant de jeunes enfants est bloqué sur un pont par quatre terroristes qui veulent obtenir le démantèlement d'une agence secrète du gouvernement. Kate, la jeune conductrice du véhicule, finit par affronter courageusement, jusqu'à la mort, le jeune terroriste Miro ; ce dernier, âgé de seize ans seulement, obéit aveuglément à son chef Artkin dont l'idéal est meurtrier. Face à eux, le général responsable de l'agence secrète n'hésite pas à faire de son propre fils, Benjamin Marchand, un messenger innocent dont le rôle sera, à son insu, de piéger les terroristes...

Le lecteur assiste impuissant à un engrenage terrible que les personnages eux-mêmes ne maîtrisent pas : chacun d'entre eux apprend à mieux se connaître ainsi que les autres mais certains, dont Ben, ne peuvent accepter ce qu'ils ont découvert...

Se gardant bien de tout jugement, Cormier réinterroge toutes les valeurs : courage, patriotisme, innocence..., dans un texte à la chronologie bouleversée mais dont la fin tragique est suggérée dès le début, y compris dans le titre. C'est un des livres les plus terribles de l'auteur, démontant les mécanismes de l'embrigadement mais rejetant tout manichéisme car les monstres sont de tous les bords.

***Zed*, Rosemary Harris, traduit de l'anglais par M-A. Dutartre, Stock/Mon bel oranger, 1985, puis Livre de poche, Hachette Jeunesse, 1996.**

Thomas Zacharie Amsterel, surnommé Zed, fréquente un lycée privé huppé de Londres. MacArthur, son professeur principal, lui demande d'écrire un article pour le journal de l'école sur l'expérience de prise d'otages survenue alors qu'il était âgé de 8 ans. D'abord réticent, il finit par rédiger un épais manuscrit qui le replonge dans le passé et dans des événements ayant marqué sa vie à jamais : ce récit d'une prise d'otages tragique ayant duré quatre jours occupe les 4/5^e du roman. Fils d'un Anglo-américain et d'une Libanaise, Thomas découvre dès son plus jeune âge la

1. Ouvrage présenté dans le cadre d'un réseau autour de l'auteur ; cf. *Recherches* n° 40, 2^e semestre 2004.

confrontation des nationalités et des religions. Il maîtrise l'arabe et apprécie beaucoup Omar, un Turco-saoudien musulman qui a épousé Yola, la sœur cadette de sa mère. Il peine à comprendre pourquoi sa famille maternelle, déjà peu ravie du mariage de l'ainée, Leïla, avec Cornélius (car il a une mère américaine à moitié juive), a coupé les ponts avec Yola, devenue tante Sheikheh depuis sa conversion à l'islam : cela n'a pourtant pas suffi à la faire accepter par la famille d'Omar ! Thomas se réjouit, contrairement à son père, que la famille de sa tante, notamment son fils Muhammed Ali Baha, surnommé Alley Bear, partage leur vie à Londres. Tout va basculer lorsqu'il accompagne son père et Omar dans les bureaux londoniens de la société que dirige ce dernier sur Regency Gate : sept terroristes arabes blessent le vigile et prennent en otages plus d'une vingtaine de personnes présentes dans l'immeuble. D'abord cantonné avec les femmes, Zed réussit à rejoindre son père et son oncle. L'adolescent se remémore tous les moments d'incompréhension, d'angoisse et de terreur vécus durant ces quatre jours. Il va enfin livrer ce qu'il a gardé pour lui durant toutes ces années : la lâcheté de son père, le courage d'Omar qui s'est sacrifié pour eux. Zed a découvert durant ces heures interminables toutes les facettes de la nature humaine : les terroristes agissent par idéal, veulent faire entendre la voix des Kurdes et des Palestiniens ; mais tous ne sont pas d'accord sur les méthodes à employer : eux aussi connaissent la peur, hésitent, se disputent, sur le fait d'exécuter un otage israélien par exemple, lorsqu'ils découvrent la présence de M. Mizerachi. Zed noue des contacts privilégiés avec l'un d'eux, Arabi, qui garde sur lui la photo de sa femme et surtout celle de son fils, Feisal, dont il lui parle avec amour. Ce récit fera office de catharsis pour Zed, lui permettant de mettre enfin des mots sur ce qu'il a vécu. Le hasard ayant voulu qu'il découvre la présence de l'ex-femme et du fils d'Arabi à Londres, car Noora Fatima s'est remariée avec un diplomate en poste dans la capitale britannique, l'idée germe en lui de faire se rencontrer les deux orphelins : son cousin, qui vit chichement avec sa mère depuis la mort tragique d'Omar, et Feisal, le fils du terroriste Arabi, abattu lors de l'assaut donné par les forces de l'ordre.

Rédigé à la première personne, ce roman réussit à exprimer les sensations et émotions d'un enfant de 8 ans qui se montre plus mature que bien des adultes, mais raconte et analyse également ces événements tragiques avec la distance propre à la reconstitution du passé. Omar et Arabi restent pour Zed des figures paternelles très fortes ainsi que des hommes d'honneur ; l'adolescent n'épargne en effet pas ses parents : égoïstes, méprisants envers leur propre famille, distants avec leur fils, notamment son père qui a laissé Omar prendre sa place ; néanmoins, Zed comprend à quel point son père a changé, rongé par la culpabilité ; il renoue le dialogue et l'amène à se montrer plus affectueux.

Avec le précédent, c'est l'un des ouvrages les plus anciens que j'aie lu sur le sujet ; il est épuisé, comme le suivant, mais on les trouve encore d'occasion ou en médiathèque.

***Terreur muette*, Santiago Herraiz, traduit de l'espagnol par B. Ferrier, Livre de poche, Hachette Jeunesse, 2004.**

Poussé par la curiosité, Guzman, un jeune lycéen madrilène, se met à épier ses voisins, deux garçons et une fille, apparemment étudiants. Il faut dire que la jeune femme, Charo, lui a tapé dans l'œil, mais que ses deux colocataires l'intriguent. Le temps qu'il comprenne à qui il a affaire, les jeunes recrues de l'ETA ont déjà commis un premier attentat dans le quartier, visant le colonel Merendez Rivas, chef de l'école technique militaire. Légèrement blessé, Guzman ne dit rien de ce qu'il a découvert, afin de ne pas nuire à Charo, mais livre des informations sous couvert d'anonymat, permettant ainsi à Antxo, jeune policier travaillant secrètement pour le CNI (Central National Intelligence) d'éviter que le délégué du gouvernement à Madrid ne soit victime d'un deuxième attentat. Mais les trois jeunes travaillent pour Gorka, un terroriste basque incontrôlable : ce dernier prépare un attentat monstrueux dans l'aéroport de Madrid. Aitor, ayant failli aux yeux du chef, est congédié. Restent Joseba, un dur, prêt à exécuter Guzman, qu'il soupçonne de les avoir repérés, et Charo ; bien que militante convaincue ayant déjà exécuté un garde civil, la jeune femme se refuse à condamner « le gamin » dont elle connaît la « loyauté » à leur égard. Elle lui sauve la vie deux fois, ce qui lui vaut d'être exfiltrée par Antxo.

Il s'agit d'un véritable thriller, maintenant le suspense jusqu'au bout. On suit alternativement les différents protagonistes et les événements s'enchaînent sans temps mort. L'intrigue s'avère complexe dans la mesure où les manipulations abondent, tant au sein des services secrets que chez les terroristes. Le lecteur partage les états d'âme de Guzman, amoureux au premier regard, partagé entre la nécessité d'éviter la mort d'innocents et le besoin de protéger Charo, puis sa terreur face à Joseba qui veut sa peau. Sa collaboration forcée avec Antxo, qui l'a finalement identifié comme le correspondant anonyme, l'amène à jouer les héros après avoir été une nouvelle fois épargné grâce à l'intervention de Charo. Les revendications et les motivations de l'ETA sont très rapidement effleurées, peut-être parce que considérées comme trop complexes pour des adolescents. En revanche, l'auteur insiste bien sur les conséquences funestes et les dérives du recours au terrorisme mis au service d'un idéal. Les terroristes eux-mêmes se disputent à propos des moyens et des méthodes : Gorka, en roue libre, a imaginé un scénario machiavélique ; il se voit comme un artiste et n'hésite pas à poignarder Charo qui se désolidarise de son projet fou quand elle comprend qu'elle a été manipulée ; Joseba est lui-même prêt à tuer sa

complice lorsqu'elle essaie de défendre Guzman ; Patxi, ancien artificier revenu en Espagne pour former de nouveaux commandos, est amené à trahir son ancien camarade. Et l'on constate enfin qu'il n'a pas fallu attendre les années 2015 pour recruter de jeunes militants inconnus des services de police, donc plus difficiles à repérer, pour commettre des attentats.

Ouvrage qui intéressera les plus âgés.

***Little Brother* de Cory Doctorow, Pocket Jeunesse, 2012.**

Marcus Yallow est un lycéen de 17 ans vivant à San Francisco, féru de nouvelles technologies, plutôt doué en informatique : opérant sous le pseudonyme de « Winston », il a déjà piraté le système de surveillance de son lycée. Il apprécie les jeux de rôles grandeur nature et pratique des « jeux de réalité alternée » avec ses amis Darryl Glover, Vanessa Pak et José Luis Torrez. Les quatre jeunes sont en pleine partie, plutôt qu'en cours, lorsque des terroristes font exploser le Bay Bridge, avec des répercussions sur le métro, causant ainsi la mort de milliers de personnes. Au milieu de la panique ambiante, les adolescents sont enlevés et tenus au secret par la DHS, organisme de sécurité intérieure, qui les soupçonne d'avoir un lien avec les terroristes. C'est surtout Marcus qui sera maltraité et humilié jusqu'à ce qu'il livre tous ses mots de passe et codes à Carrie Johnstone, sa tortionnaire. Libérés au bout de cinq jours, sauf Darryl, blessé, dont ils resteront sans nouvelles durant très longtemps, les trois jeunes échangent sur leur détention et réagissent différemment. Alors que Marcus et Jolu sont bien décidés à lutter contre les tendances ultrasécuritaires du gouvernement en créant Xnet, Van finit par se désolidariser du projet. De plus en plus rebelle, fréquentant d'autres hackers, Marcus se lie avec Ange Carvelli qui sera enlevée elle aussi. Grâce notamment au soutien d'une journaliste, Barbara Stratford, ou de professeurs tels Madame Galvez, Marcus réussira au prix de nouvelles séances de torture et d'une condamnation, à faire éclater le scandale des agissements musclés et illégaux du DHS.

Le terrorisme justifie aux yeux du gouvernement l'élaboration d'un deuxième « Patriot Act ». Se revendiquant explicitement de 1984, l'auteur assume pleinement une dénonciation acerbe de la mise en place d'une surveillance généralisée des citoyens dont on bafoue ainsi les libertés fondamentales. Son propos est clair : suivre chaque citoyen à la trace au motif qu'il s'agit peut-être d'un terroriste se révèle contreproductif et donner carte blanche aux services antiterroristes est antidémocratique. Mais il est difficile de se battre contre les abus d'un gouvernement tout puissant : si les citoyens peuvent déposer plainte contre les agissements du DHS, si les détenus du centre antiterroriste de Treasure Island ont été libérés, les agents, eux, semblent protégés : Carrie Johnstone est blanchie, même si Marcus ne baisse pas les bras pour autant.

Un roman qui fait froid dans le dos, s'appuie sur une réalité déjà existante aux États-Unis et alerte donc sur la peur du terrorisme qui pourrait finalement conduire à faire régner légalement la terreur auprès des citoyens. Seul bémol, le langage très technique pourra en décourager certains, dont moi. Et même si les jeunes baignent à présent dans les NTIC dès le berceau, ils ne sont pas tous geeks ou hackers ! À réserver plutôt aux lycéens.

Le jour où ma vie s'est arrêtée, Galila Ron-Feder-Amit, traduit de l'hébreu par L. Sendrowicz, Castor Poche Flammarion, 2003.

C'est la bande des quatre : Yaïr Tavor et son meilleur ami, le narrateur, Dotan Ben-Ami, âgés de 14 ans, sortent respectivement avec Yaël Shimoni et Rachel Cohen depuis la sixième. Ils sont inséparables ou presque, au collège comme à l'extérieur, habitant tous dans le même quartier de Jérusalem : Armon-haNatziv, devenu un quartier de « démarcation » depuis l'Intifada, car jouxtant le quartier arabe de Jabbel-Mouqabar. Les deux garçons ont pris l'habitude de courir ensemble le long de la promenade, afin de préparer le prochain marathon junior. Mais ce matin-là, Dotan se fait porter pâle pour échapper au contrôle de mathématiques ; Yaïr part courir seul et c'est le drame : il est poignardé par un ou plusieurs jeunes Palestiniens. Dotan se culpabilise doublement : non seulement il est toujours vivant mais il imagine que s'il avait été aux côtés de son ami, le pire aurait peut-être été évité. Douleur, incompréhension, colère l'habitent. Malgré les mises en garde de la grand-mère de son ami, une femme admirable qui a survécu aux camps de concentration, il est habité par un sentiment de vengeance ne demandant qu'à s'épanouir. Il se laisse donc entraîner par des extrémistes juifs, l'étudiant Amnon Shiboli et son ami Oren ou certains élèves de sa classe, tel Eytan Amrani, qui organisent une expédition punitive vers le village de Jabbel Mouqabar où sont censés habiter les suspects. Une fois sur place, malgré toute sa rancœur, il n'arrive cependant pas à prendre part aux exactions de ses camarades, aidant même une vieille femme arabe à se relever. Mais il est arrêté par les policiers qui l'accusent d'avoir maltraité cette femme. Placé en garde à vue, il préfère l'amalgame avec les opposants au gouvernement de Rabin plutôt que d'expliquer son geste d'humanité. Démuni et toujours en colère, il participe à un débat houleux en classe, allant jusqu'à se fâcher avec Yaël et rompre avec Rachel : elles ne comprennent ni n'admettent ses réactions extrêmes et défendent la démocratie. C'est finalement grâce à la grand-mère de Yaïr qu'il peut mettre des mots sur ce qu'il ressent, donner du sens à son attitude et trouver enfin l'apaisement.

Un récit assez simple, qui rappellera certains autres présentés dans le volet précédent, mettant bien en valeur les sentiments violents éprouvés par un adolescent non préparé à vivre une telle situation, réagissant sans recul, ce qui le rend vulnérable face aux manipulations d'extrémistes. Un plaidoyer

pour la tolérance et le refus de la vengeance, incarné entre autres par la grand-mère de Yaïr, que son petit-fils admirait infiniment.

11 h 47 bus 9 pour Jérusalem, Pnina Moed Kass, traduit de l'anglais (États-Unis) par A. Marchand, Macadam, Milan, 2005.

À 11 h 47, ce dimanche 9 avril, le bus 9 explose, faisant une vingtaine de morts et de nombreux blessés. Parmi les passagers, Thomas Wanninger, lycéen allemand de 16 ans, qui a pris le vol Berlin-Tel Aviv tôt le matin ce jour-là ; il se rend au kibboutz Broshim de Jérusalem afin de participer au programme VASI (Voir-Apprendre-Servir en Israël). Son objectif secret est de recueillir sur place des informations sur le passé nazi de son grand-père Hans, mystère qui a gâché la vie de son père, mort d'un cancer. Mais également Véra Brodsky, jeune juive qui a quitté Odessa à la suite du suicide de son ami Serguéï, venue le chercher à l'aéroport. Et enfin, Sameh Laham, 16 ans, le jeune Palestinien censé faire exploser la bombe dans le bus ; mais au lieu de devenir un « shaheed » (martyr), célébré par sa communauté et permettant à sa famille d'être à l'abri du besoin, il ne sera qu'un « kayen » (traître) car il a renoncé à accomplir son geste à la dernière minute. Tous trois sont grièvement blessés dans cet attentat. Torturé par le souvenir des enfants morts dans l'attentat, le jeune Palestinien comprend qu'il a été manipulé et qu'on ne lui a jamais fait confiance de toute façon, puisque c'est Omar Joulani, son recruteur, qui a percuté l'autobus avec une camionnette remplie d'explosifs. D'autres personnages interviennent également de façon récurrente, notamment Baruch Ben Tov, jardinier du kibboutz, qui fait figure de sage ; en réalité, il s'agit d'un être tourmenté, survivant du ghetto polonais et des camps de concentration, sujet à des crises de panique régulières. Ironie du sort, il est le seul à parler allemand et donc à pouvoir communiquer avec Thomas lorsque ce dernier émerge du coma. Malgré sa fatigue et son effroi, il aide le jeune homme à trouver des réponses à ses questions. Leurs proches et amis, les soignants, complètent le récit, et l'éclairent : Lidia Adler, comme une sœur pour Véra, venue d'Argentine pour apprendre la photo, la soutient et l'aide à reprendre confiance en elle ; Dan Oron, jeune Israélien effectuant son service militaire, amoureux de Véra reste à son chevet et lui jure qu'il ne l'abandonnera jamais.

Dix-sept personnes se relaient ainsi pour élaborer le récit de cette journée et des jours suivants (jusqu'au 14 avril). Il s'agit donc d'une construction originale faisant alterner à la première personne les réactions, sentiments et émotions de tous ceux qui sont concernés de près ou de loin par l'attentat ; au passage, ces personnages livrent aussi des fragments de leur histoire, souvent complexe, voire des pans entiers de leur passé. S'y greffent des communiqués, des reportages et des interviews radiophoniques, des rapports d'ambulanciers, des articles de presse ainsi que des

interrogatoires. On sent que l'auteure essaie de rester la plus neutre possible et de ne pas porter de jugement face à des événements terribles : elle n'épargne cependant pas au lecteur les détails horribles du bus carbonisé et des corps déchiquetés, ne serait-ce que parce que ces images ne cesseront de hanter les protagonistes. Elle souligne également la complexité de la situation : familles palestiniennes qui vivent dans la misère, travailleurs palestiniens qui mettent trois heures au minimum, tel le Docteur Ibrahim Stitti, pour arriver sur leur lieu de travail, en raison des contrôles multiples, patrons israéliens tels le restaurateur de « Chez Yoni » ou un garagiste qui emploient clandestinement de jeunes palestiniens comme Sameh ou Omar, devenant indirectement leurs complices. Le cercle vicieux attentats-représailles est également évoqué, ainsi que l'absurdité de l'engrenage dans lequel tous se trouvent piégés : des femmes et des enfants palestiniens sont morts dans l'attentat, un docteur palestinien estimé de son collègue israélien, dont le seul but est de soigner indistinctement tous ceux qui en ont besoin, sera peut être la prochaine personne à mourir dans un nouvel attentat programmé. Un roman fort qui pourrait tout aussi bien figurer dans un réseau autour du conflit israélo-palestinien, à l'instar du précédent.

Ma meilleure amie s'est fait embrigader, Dounia Bouzar, De La Martinière, 2016.

Deux « Meilleures Amies Pour la Vie », issues toutes deux d'un milieu favorisé, se connaissent depuis l'enfance et sont scolarisées au sein d'une terminale S du même lycée public parisien. Chacune connaît bien les qualités et les défauts de l'autre, elles partagent tout et s'apprécient, quelles que soient leurs différences de personnalité, de caractère ou de confession. Leur professeur leur ayant demandé de préparer un exposé, elles choisissent d'étudier le système productif alimentaire et entament des recherches sur la malbouffe qui les amènent à visionner des vidéos sur internet. Si Sarah les voit avec recul, ce n'est pas le cas de Camille qui, naviguant de site en site, finit par adhérer aux théories du complot, puis se laisse approcher par un certain Abucobra, rabatteur pour Daech. Le temps que Sarah comprenne pourquoi son amie a radicalement changé de comportement chez elle ou au lycée et d'attitude à son égard, il est trop tard : Camille s'est isolée, ne vivant plus qu'avec sa « nouvelle famille » via internet, persuadée d'être manipulée par ses parents, ses amis et ses professeurs, ces « kouffars » qui, forcément, lui mentent et réagissent exactement comme son mentor le lui a prouvé ; elle a complètement intégré les préceptes et le vocabulaire de ce dernier, qu'elle utilise comme des mantras. Mais elle explose en classe, dévoilant ses nouvelles convictions : face à la réaction atterrée de ses parents, interrogée par la police et sommée de consulter un psychologue, Camille feint de renoncer à ses nouvelles idées, sur les conseils d'Abucobra, et tous s'y

laissent prendre ! Elle sera arrêtée *in extremis* par la police alors qu'elle s'apprêtait à partir pour la Syrie avec Faïza et Farid en compagnie de leurs deux jeunes enfants. Commence alors le long processus de déradicalisation, dans lequel Sarah jouera un rôle très important.

Le titre annonce la couleur, mais pas le fait que le récit sera narré non seulement de l'extérieur par Sarah, mais également de l'intérieur par Camille. Leur vécu et leur ressenti alternent donc, à la manière d'un journal intime, se complétant efficacement. Il s'agit d'un roman se lisant comme un documentaire, tant il s'appuie sur l'expérience de l'auteure qui, dans le cadre du Centre de prévention contre les dérives sectaires liées à l'islam (CPDSI), a auditionné plus de mille jeunes embrigadés et élaboré des méthodes pour aider à leur « désempolement ». Toutes les techniques d'approche des jeunes, semblables à celles utilisées par les sectes, y sont décrites et le lecteur perçoit le basculement de Camille (très rapide sans doute pour des raisons d'efficacité narrative, encore que...) qu'elle vit avec exaltation face à l'incompréhension puis à l'effroi de Sarah. Cette dernière est, en outre, l'une des survivantes de l'attentat du Bataclan, mais cela n'ouvre pas pour autant les yeux de sa « MAPV ». Il lui faudra tout l'amour de ses parents, l'amitié indéfectible de Sarah, tous conseillés par la psychologue de la préfecture, sans compter la fréquentation assidue d'un groupe de jeunes ayant subi le même lavage de cerveau, pour retrouver sa personnalité et son individualité. Là encore, les méthodes mises en œuvre pour aider les jeunes à retrouver leur libre arbitre sont clairement explicitées, ainsi que les tentatives des recruteurs pour « récupérer » leurs victimes. Le fait que Sarah soit de confession musulmane, donc très au fait des fondements de cette religion, de ses principes et de sa pratique, facilite évidemment la mise en valeur de l'aspect totalitaire, haineux du discours et des actes de Daech, à l'opposé des valeurs de l'islam. Camille a enfin compris que sa fragilité et sa sensibilité exacerbée, celles de nombreux adolescents en fait, ont été subtilement exploitées pour mieux la manipuler ; elle envisage plus tard de réaliser un film pour témoigner ; ce film, ce pourrait être celui évoqué dans le numéro précédent, *Le ciel attendra* (de Marie-Castille Mention-Schaar, 2016), dans lequel Dounia Bouzar joue son propre rôle et auquel a collaboré l'auteure de l'ouvrage présenté ci-dessous... Un ouvrage salutaire, démontant bien les mécanismes de recrutement, notamment le rôle fondamental qu'y jouent internet et les réseaux sociaux, mais également les moyens de les contrer². Et qui éclaire les deux suivants.

2. On consultera avec intérêt l'interview suivante de l'auteure :
<http://mobile.lesinrocks.com/2016/04/20/actualite/devient-on-djihadiste-11821042/>

Et mes yeux se sont fermés, Patrick Brad, Syros, 2016.

Septembre 2014 : Ayat aura bientôt 17 ans ; elle vit chez sa mère dans la banlieue du Mans, elle est enceinte de cinq mois, deux fois « veuve » et doit aller pointer trois fois par jour au commissariat... Neuf narrateurs vont reconstituer les quelques mois durant lesquels Maëlle Le Bihan, bonne élève d'un lycée privé, férue de hand-ball et éprise de justice, va se radicaliser via internet et les réseaux sociaux, partir au pays de Shâm, se marier, tomber enceinte, pour finalement s'enfuir avec le père de son futur enfant. C'est sa mère qui ira la chercher en Turquie, sachant que peu de filles parties en Syrie réussissent à en revenir. Quant à Redouane, il a été blessé par leurs poursuivants et, selon Ayat, exécuté comme traître. Le point de vue de chacun viendra compléter celui de la jeune femme qui encadre les récits de sa famille, sa mère Céline et sa petite sœur Jeanne, de son mari Redouane Noubissi, de son ex-petit ami Hugo, de sa « sœur » Amina, de son professeur de français Frédéric da Silva, d'une camarade de classe Souad, ou d'Aïcha, assistante de désembrigadement.

De cette polyphonie émerge le portrait complexe d'une adolescente, finalement fragile et peu sûre d'elle, mais rebelle depuis toujours, sensible aux injustices, rêvant d'opérer et d'adopter des enfants en souffrance. Vers la Toussaint, ses proches constatent des changements sans en mesurer la portée : elle délaisse le sport, ne se maquille plus, porte des vêtements informes, refuse de manger de nombreux aliments et a perdu tout sens critique, voyant des complots partout. Elle sèche les cours, ses notes chutent. À Noël 2013, elle réussit à rejoindre la Syrie où elle doit retrouver son recruteur, Mokhtar, épousé via *Skype* ; elle n'aura pas le temps de faire sa connaissance car il meurt tué en martyr ; elle sera donc « mariée » une deuxième fois. Céline, très culpabilisée par son aveuglement, n'aura sa fille en direct au téléphone que six mois plus tard. Seule Jeanne, que Maëlle a essayé de convertir à son tour, aurait pu alerter les adultes. Néanmoins elle n'a que 14 ans, semble même séduite par la conversion de son ainée qu'elle admire, envie et jalouse, mais, surtout, ne mesure que tardivement à quel point sa sœur a été victime d'un « rapt mental ».

À l'instar du roman précédent et du suivant, tous les mécanismes de radicalisation sont minutieusement décrits car très documentés ; on se s'étonnera donc pas d'y retrouver les mêmes descriptions ou presque : dé clic, navigation sur le web à la recherche d'associations ou d'organismes susceptibles de répondre aux attentes, prise de contact via le net avec un correspondant « charmant » qui envoie des vidéos, des liens, met en relation avec des « sœurs » (ou des « frères » s'il s'agit d'un garçon) réussissant à convaincre la proie que seul l'islam représente la voie du salut. Chaque recruté devient recruteur à son tour, la narration d'Amina alias Maylis

Moreau, originaire du Mans également, prise en charge par Ayat, est à ce titre très éloquente.

Trois romans, trois jeunes filles sous emprise, trois destins passant par les mêmes chemins. Chacun met cependant l'accent sur des aspects différents, la particularité de celui-ci étant de faire raconter par Ayat, Amina et Redouane la réalité syrienne. Si Amina, qui a épousé Driss, originaire de Sevran, vit dans une belle maison car son mari est de la police secrète, c'est loin d'être le cas pour les autres, parqués dans des lieux insalubres et exposés aux tirs de la coalition. Redouane, amateur de foot et de pétards, est un doux qui n'est pas taillé pour le combat, déboussolé au point d'avoir voulu rejoindre là-bas son meilleur pote Azzedine. Quand Ayat et lui constatent et éprouvent la cruauté des hommes de Daech, ils décident de fuir, afin de voir naître et grandir leur enfant, aidés par un vieux commerçant syrien, lequel sauve Redouane de la mort. Aussitôt emprisonné lorsqu'il est rapatrié en France, le jeune homme pourra cependant connaître la petite Aamel (« Espoir ») Jeanne Céline, née le 7 janvier 2015...

D'abord méfiante et repliée, Ayat finit par admettre qu'elle a été manipulée et que les agissements de Daech sont inadmissibles. Ce qu'elle a vu, vécu sur place, porter la vie en elle, sans compter les attentats de janvier 2015 en France, tout cela a grandement contribué à son rejet de la violence. Elle semble très lucide sur elle-même, consciente qu'au plus fort de son aveuglement, elle aurait pu dénoncer Redouane ou faire tuer sa propre mère ! Elle ne renonce pas pour autant à sa nouvelle foi ni à son désir de soigner : cela me semble une force du livre qui refuse tout manichéisme. Ces jeunes enrôlés dépourvus d'éducation ou de conscience religieuse avaient sans doute besoin de spiritualité. Aïcha voudrait qu'Ayat découvre le soufisme, à l'opposé du salafisme. Elle et Souad, qui a vainement essayé de démontrer à Maëlle qu'elle faisait fausse route, incarnent un islam à l'opposé de celui prôné par Daech ou al Nostra... Un roman choral très documenté qui montre bien à quel point une personne embrigadée peut être marquée profondément et durablement dans son identité, mais se terminant sur une note d'espoir.

Je vous sauverai tous, Émilie Frèche, Hachette Jeunesse, 2017.

Ce roman émouvant à trois voix évoque exactement le même sujet. Le 12 avril 2015, jour anniversaire des 17 ans de sa fille Éléa, Laurence commence à rédiger un journal dans le lequel elle interpelle sa fille partie faire sa hijra en Syrie depuis le 29 septembre 2014. Cette mère éplorée, mais pourtant pleine de courage et d'amour, revient progressivement sur tout ce qu'elle a vécu depuis ce départ : la douleur, l'incompréhension, la culpabilité. Faire face au chagrin, soutenir son mari qui sombre peu à peu dans la folie, rebondir, se battre en s'engageant aux côtés de ceux qui luttent contre l'embrigadement, tel est le parcours de cette « mère courage » qui

décide finalement, après l'attentat du Bataclan, de partir chercher sa fille afin de la sauver. Pivot du récit, ce journal est entrecoupé par celui d'Éléa, commencé un an plus tôt. Sa lecture révèle comment, entre avril et septembre 2014, cette jeune fille pleine de vie et de projets, idéaliste, vivant à Juvisy-sur-Orge en région parisienne, s'est laissé embrigader au point de se marier fin aout via *Skype* avec son « prince » et de partir pour la Syrie un mois plus tard. Une troisième voix s'intercale entre le 15 octobre et le 13 novembre 2014, celle de Samir Kidir, Algérien ayant subi le terrorisme du GIA dans les années 90 sans jamais s'en remettre. Le départ de sa fille le remplit de honte et de culpabilité, lui qui l'a surprise vêtue d'un niqab en aout mais n'en a rien dit à sa femme, pas plus qu'il n'a été capable d'évoquer les violences commises à l'encontre de sa famille et les 200 000 morts au nom d'Allah. Hospitalisé en institution psychiatrique, bourré de médicaments, ce musulman qui dénonce la lecture littérale du Coran effectuée par les fanatiques de Daech enrage face à son impuissance : son passé traumatisant resurgit, venant se mélanger au présent dans un délire, parfois émaillé d'éclairs de lucidité ; l'attaque de Charlie-Hebdo en janvier 2015 achève de l'anéantir.

Cette fiction, extrêmement documentée, ancrée dans une actualité tragique, complète et confirme les propos des deux ouvrages précédents. Les mécanismes qui conduisent Éléa, devenue Oum Soumeyya, à se convaincre que tous lui mentent autour d'elle et qu'elle doit aller les « sauver » sont très bien analysés : choquée que son père, diplômé et parfaitement intégré en France, se retrouve au chômage, déçue par l'attitude de son petit copain Marin qui lui préfère une fille plus délurée, décidée à partir en mission humanitaire, elle tombe, via internet, dans les filets de « Désir de paix », alias Abou Ali. Par le biais de vidéos et d'affirmations mensongères, celui-ci distille le doute, fait vaciller les certitudes de la jeune fille, puis la met en contact avec d'autres « sœurs », dont Solenn, alias Oum Leïla. Il sait enfin la persuader qu'il l'aime et que le salut passe par Raqqa. Ironie du sort, Éléa a donc fini par adhérer aux valeurs de ceux qui ont déjà persécuté son père et tueront ses amis, tel Marin, présent au Bataclan le 13 novembre. Face à ce parcours tragique, Laurence apparaît comme une résiliente : son discours n'est jamais haineux ; contrairement à son mari, elle ne baisse pas les bras, fréquente des groupes de parole et accepte d'accompagner des jeunes, embrigadés comme l'a été sa fille. C'est ainsi qu'elle rencontre et soutient Solenn, âgée de 15 ans, découvrant avec effroi le rôle que cette dernière a joué dans le départ réussi d'Éléa.

Un roman percutant qui intéressera tous les lecteurs, témoignant tant du désarroi des adultes face à la radicalisation de leurs enfants qu'ils croyaient connaître que des mécanismes bien rodés du recrutement et des moyens mis en œuvre pour essayer de les contrer.

Je t'enverrai des fleurs de Damas, Franck Andriat, Mijade, 2014.

L'émotion et l'incompréhension dominent pour tous en ce jour de rentrée des vacances scolaires de printemps : Wassim et Othmane, 15 ans, sont partis combattre en Syrie. Personne ne veut y croire et pourtant... L'auteur, écrivain-professeur belge, fait alterner quatre voix (matérialisées entre autres par des caractères dont la taille et la typographie varient) : celles de trois adolescents et d'un adulte qui reviennent toujours dans le même ordre pour former « un chapitre ». Tout d'abord celle de Youssef, élève extrêmement discret de la classe, qui finit par dire tout haut ce que les extraits de son journal livrent en exergue de chaque chapitre. Puis celle de Myriam, une adolescente lumineuse, vive et intelligente, amie de Wassim dont elle est amoureuse ; elle avait confiance en lui et pensait qu'ils se disaient tout ! Ulcérée, angoissée, affirmant une foi à l'opposé de celle invoquée par les djihadistes, elle écrit à son professeur de français pour tenter d'y voir clair et lui confier ses doutes, son chagrin. Lui succède le point de vue d'un élève de la classe, sorte de porte-parole qui observe, témoigne, rapporte : il semble moins directement impliqué que les meilleurs amis (Johnny, Chafik, Lorena) ou les cousins (Naïma, Mohamed) des jeunes embrigadés, atterrés de n'avoir pas été mis dans la confiance, puis de découvrir le rôle qu'a joué Youssef dans le recrutement des deux « combattants ». Vient enfin celle de l'enseignant, affectueusement surnommé « Bébé Cognou » par ses élèves, tant il donne l'impression de voir la vie en rose : il n'est pas moins désarmé ni perturbé que tous les autres membres de la communauté éducative et scolaire. Il tâche d'aider Myriam, honoré de sa confiance, admiratif de sa maturité, mais n'a pas de réponse toute faite face à un geste qu'il n'a pas vu venir plus que les autres : ces jeunes qui défendent des valeurs, qui étaient engagés dans des œuvres humanitaires, issus de familles intégrées, loin de tout intégrisme, sont-ils des héros ou, comme l'affirme la presse, des terroristes ? Lui qui fait lire Malraux, Éluard, Sartre ou Camus à ses élèves, sans se priver de défendre et d'illustrer la notion d'engagement, sent vaciller toutes ses certitudes...

Même si l'ensemble paraîtra parfois didactique aux adultes, l'auteur réussit, en peu de pages, avec beaucoup d'humanité et de tolérance, à rendre compte du séisme qui ravage brutalement la vie des parents, des adolescents et des enseignants, notamment quand ils sont eux-mêmes issus de l'immigration, tel Aziz, le professeur d'histoire-géographie. Toutes les certitudes s'effondrent, des questions essentielles concernant la religion sont posées, les avis s'affrontent même si, message optimiste oblige, c'est la solidarité et la raison qui l'emportent : à l'annonce (finalement erronée) du décès probable d'Othmane, Youssef comprend enfin ses erreurs et, malgré les textos fanatiques envoyés par Wassim, Myriam garde l'espoir que son ami reviendra vivant, conscient du lavage de cerveau qu'il a subi comme

tous les autres. Inspirée de faits réels, il s'agit cependant d'une fiction, censée se dérouler en France, mais dont certains détails prouvent que l'auteur évoque plutôt la réalité du système scolaire belge.

À la place du cœur, Saison 2, Arnaud Cathrine, Robert Laffont, 2017³.

Caumes, le narrateur du tome précédent, se remet très difficilement de l'assassinat de son ami Hakim et des attentats de janvier 2015. C'est tout d'abord Niels, son cousin et complice de toujours, qui prend la parole en juillet 2015. C'est un garçon naïf, timide, manquant de confiance en lui. Les adultes ayant cultivé le secret, il ignore beaucoup de choses ; il se heurte au mutisme et à la mauvaise humeur de son cousin qu'il retrouve à Arcachon comme chaque année ; mais tout a changé : Caumes le délaisse et se met à fréquenter ceux qu'ils détestaient le plus. Puis c'est Esther qui livre de février à septembre 2015 les tourments de son amoureux : dépressif, il a fait une tentative de suicide en février, doit être hospitalisé puis soigné en maison de repos. Leur histoire s'est terminée au moment de la mort d'Hakim, elle l'aime encore mais il ne se laisse plus approcher. Caumes lui-même endosse le rôle de narrateur en novembre, révélant de ce fait une supercherie qui opère un habile renversement narratif prenant le lecteur à revers. Les trois jeunes gens suivent leurs études à Paris, Caumes et Esther y ayant rejoint leurs frères respectifs. Swan découvre que Caumes sèche ses cours de BTS et qu'il se laisser aller, drague, fume, boit, écrit, et va même rencontrer Nicolas Ballard au parloir d'un centre pour mineurs du Rhône avec l'espoir de comprendre son geste meurtrier...

On voit mal comment ce personnage habité par la haine de soi et des autres, autodestructeur et enragé, va s'en sortir malgré les efforts déployés autour de lui. L'écriture, les encouragements de son ex-professeur de philo, l'attention sans faille de son frère, d'Esther, de Niels et de ses nouveaux amis vont cependant l'aider à remonter la pente ; rattrapés par l'Histoire, tous vivront de nouveau un cauchemar le 13 novembre 2015, mais paradoxalement, une fois l'hébétude et la sidération qui suivent ce nouvel épisode tragique un peu estompées, Caumes rebondit et se tourne enfin vers la vie.

La langue de l'auteur reste dans le droit fil du tome précédent, crue, sèche, celle de très jeunes adultes qui doivent faire face à la cruauté du monde qui les entoure et à la douleur de la perte. L'introspection et

3. Le tome 1 a été présenté dans le premier volet de cette chronique, cf. *Recherches* n° 66, 2017.

l'autoapitoiement ont la part belle mais l'écriture vaut thérapie et l'ouvrage devient mise en abyme. Après avoir ardemment souhaité mourir plusieurs fois, Caumes aura l'occasion de méditer sur le destin, lui qui avait rendez-vous ce soir-là au « Carillon » avec l'ex-copine de son cousin afin de plaider la cause de Niels : Abigail se décommande à la dernière minute, les sauvant sans doute tous les deux. Le jeune homme pense à tous ceux qui auraient dû et pu être dans tous les lieux visés par les terroristes et à tous ceux qui y étaient bel et bien, tel l'ami de son nouvel ami Amin : Reuven, lui, est mort au Bataclan.

Samedi 14 novembre, Vincent Villeminot, X'prim, Sarbacane, 2016.

Deux frères étaient à attablés à la terrasse d'un café de la rue Bichat à Paris, le vendredi 13 novembre, afin de fêter les 20 ans du second. Pierre, 24 ans, brillant étudiant en sciences politiques est tué. Blessé au bras, hébété et choqué, B. s'enfuit de l'hôpital où on l'a soigné ; en proie à de multiples interrogations, revivant par bribes ce qui vient de se passer, incapable de joindre ses parents ou de retourner dans l'appartement qu'il partage(ait) avec son aîné, il erre dans Paris, jusqu'au moment où il croise dans le métro un homme qu'il reconnaît : il était dans la voiture des terroristes qui les ont mitraillés ! Il le suit et prend le train pour Lille derrière lui plutôt que de le dénoncer. Ils arrivent ainsi sur la côte d'Opale où Abdelkrim al-Raqiq est venu se réfugier chez Layla, une jeune infirmière de 21 ans, totalement ignorante des activités de son frère. Véritable plaie vive, B. les séquestre, les humilie et les torture, basculant lui-même dans une inhumanité dont il finira par prendre conscience, le laissant bouleversé. C'est seulement à ce moment que le lecteur connaîtra son prénom, Benjamin, lorsqu'il le livre à Layla, entamant ainsi une lente réappropriation de lui-même.

C'est un livre choc, dont l'écriture hachée et percutante essaie de traduire l'indicible ; c'est une tragédie en cinq actes centrée sur un survivant complètement déboussolé, plongé dans la sidération, l'incompréhension puis la haine ; ces cinq actes sont entrecoupés d'entractes qui suivent d'autres personnages croisés par Benjamin lors de son errance : un type barbu qui lui a donné une cigarette, Ninon et son écharpe rouge, prête à veiller toute la nuit sur la lumière vacillante de la bougie allumée, Arno qui a perdu un ami, Marie la danseuse ; mais également deux vieux clients d'un café, une serveuse, une caissière ; ou encore Marion, l'infirmière qui l'a soigné, exténuée mais conjurant la mort dans les bras de son compagnon. Ces entractes mettent également en scène ses proches qu'ils n'a pas appelés : sa petite amie Clara qui a confusément compris que c'était fini ; Laurent son père : venu reconnaître le corps de son fils aîné à la morgue, il se souvient du moment de sa conception ; Pierre lui-même s'il pouvait encore parler...

Présent et passé se mêlent, puis le futur s'invite dans le dernier acte afin que ce qui restera une tragédie puisse cependant engendrer de l'espoir, celui que Benjamin ne devienne pas un bourreau à son tour, qu'un dialogue s'instaure avec Layla, cette jeune femme à laquelle il fait très injustement payer les erreurs de son frère, ce qui donne lieu à des scènes difficilement soutenables. Elle comprend toutefois ce qu'il ressent, sans admettre pour autant l'humiliation subie, mais elle a la sagesse de pardonner pour pouvoir continuer à avancer. Le futur, c'est peut-être eux, symboles de ce/ceux qu'il faut réconcilier, qui doivent apprendre à se connaître, à se respecter, à s'aimer. Le terroriste, ayant renoncé à son acte par peur de mourir et dont la confession extorquée par Benjamin n'est narrée que de façon indirecte, semble ne plus exister pour eux...

Récit à réserver aux plus âgés et aux plus matures, ayant le mérite de soulever de nombreuses interrogations et d'ouvrir le débat.

Mon bataclan, Fred Dewilde, Lemieux éditeur, 2016.

L'auteur, graphiste de formation, était au Bataclan le 13 novembre : pendant deux heures, il a « fait le mort », au milieu des blessés et des cadavres mutilés, tenant la main d'une jeune femme blessée, Élisabeth, tous deux essayant de se soutenir et de se rassurer. L'attentat, sa conclusion et les quelques minutes qui le précèdent sont racontés sous forme de bande dessinée : quelques planches en noir et blanc pour rendre compte de l'enfer dans lequel Fred (c'est un pseudonyme), ses amis et tous les spectateurs sont brutalement plongés. S'il n'occulte pas les coups de feu, les hurlements, la terreur, les corps entassés, abimés ni la vision des terroristes, squelettes armés de mitraillettes, l'auteur évite cependant, à deux détails près (un morceau de chair, un bout d'os), de montrer tout ce qu'il a vu, afin d'éviter trop de violence au lecteur. Et lui fait partager sa stupeur quand il entend « Debout, les mains en l'air » dans la bouche de ceux qui viennent les libérer... La suite, il la livre sous forme de récit reconstituant le difficile retour à la vie de tous les jours d'un survivant : par petites touches thématiques (La peur, Le bruit, La culpabilité, Chez le psy, L'islam, etc.), le rescapé évoque à quel point reprendre le simple cours des choses lui paraît insurmontable ; sa relation avec sa femme et ses enfants s'en trouve perturbée, il ne supporte plus les cris de sa petite fille, une partie de lui est toujours là-bas. Même s'il est loin d'avoir retrouvé sa sérénité, l'auteur reconnaît que dessiner et écrire à la première personne fut salvateur ; il n'éprouve aucune haine : sa postface suite à l'attentat de Nice vilipende les discours guerriers des politiques et prône un message de paix. À réserver aux plus âgés.

Je signale une autre bande dessinée que je n'ai pas pu consulter : *13/11, Reconstitution d'un attentat*, Anne Giudicelli et Luc Brahy, Delcourt, 2016.

Comme l'indique le titre, il s'agit de reconstituer le plus objectivement possible et de façon chronologique les préparatifs puis le déroulement des attentats.

Sont également considérés comme terroristes les actes de personnes isolées agissant en leur nom propre pour se faire entendre ou reconnaître, par le biais d'une prise d'otages ; celle de l'école maternelle de Neuilly en 1993, par exemple, a inspiré deux auteurs différents : Thierry Jonquet et Thierry Lenain.

***L'homme en noir*, Thierry Jonquet, Biblio Mango, 2003. Réédition de *La bombe humaine*, Souris noire, Syros, 1994.**

La prise d'otages, racontée du point de vue d'un enfant âgé de neuf ans environ, se déroule au sein d'une école primaire de Lantigny, ville marquée par les licenciements effectués au sein de l'usine Savelac qui emploie tous les habitants ou presque. L'action démarre dès le début du récit, effectué par le jeune garçon qui assiste, médusé, à l'arrivée dans la classe d'un homme cagoulé, vêtu d'une combinaison noire, armé d'un gros pistolet et portant une ceinture d'explosifs à la taille. Dès lors, les faits s'enchaînent : exigences du preneur d'otages, évacuation d'une partie des enfants (les plus fragiles), réactions diverses de ceux qui restent et de l'institutrice Cécile, une remplaçante ; négociations, arrivée d'une doctoresse, échanges avec l'extérieur et mise en place du dispositif destiné à piéger le ravisseur se succèdent. L'homme apparaît tour à tour effrayant et presque sympathique ; il semble avoir préparé son coup, s'appuie beaucoup sur Cécile qui connaît les élèves, vis-à-vis desquels il ne se montre jamais violent. Le temps s'organise : chants, jeux ; il accepte plusieurs fois de libérer des enfants en échange de repas et d'argent ; le narrateur, même s'il est conscient des enjeux et parfois angoissé, se montre également curieux des faits et gestes du ravisseur pour lequel il éprouve des sentiments contradictoires et ambivalents ; c'est surtout qu'il se sent courageux vu les circonstances et que ces événements lui permettent de se rapprocher de Lydia dont il est secrètement amoureux. C'est un enfant : même si l'heure est grave, rien n'est dramatisé et la pulsion de vie l'emporte, ce qui rend le récit abordable par les plus jeunes. On sent que l'auteur, malgré l'extrême gravité des faits et l'incapacité pour chacun de les accepter, essaie de rappeler que, sous la cagoule, se tient un être humain qui, bien qu'il n'ait fait aucun mal aux otages, sera abattu dans son sommeil.

H.B., Thierry Lenain, illustré par Sophie Dutertre, Éditions Sarbacane, 2003.

L'auteur explique son projet dans un avant-propos qui s'adresse aux enfants, puis aux adultes ; il a « réinventé » l'histoire de la prise d'otages de Neuilly par Érick Schmitt, en essayant de comprendre qui était vraiment cet homme, ses motivations, ce qui n'est possible qu'en faisant preuve d'empathie envers lui ; Lenain ne demande pas que l'on pense comme lui : cet album, il l'a écrit pour que les lecteurs réfléchissent avant de porter un jugement définitif. Il se met en scène en tant qu'écrivain-citoyen-ex-instituteur, livrant son ressenti face aux événements ultramédiatisés de l'époque, à travers un récit sobre, restituant des faits connus de tous, de façon presque poétique. L'idée qu'il y a deux histoires pour un même homme, selon qu'on le voit de l'intérieur ou de l'extérieur, illustre celle du point de vue : est-il un homme désespéré venu « mourir en enfance » ou une bête, un monstre ? Le titre, explique l'auteur, signifie « Human Bomb », c'est à dire « bombe humaine » pour reprendre le nom que le ravisseur s'était lui-même donné, mais également « Human Being », à savoir un « être humain », dont la mort fit polémique. Ce texte, qui m'a beaucoup marquée à sa sortie, ne laissera personne indifférent. Chaque page de gauche est occupée par de magnifiques illustrations aux traits anguleux, au sein desquelles le bleu, l'ocre et le noir dominent.

On pourra également penser à quelques titres de la série *Cherub*⁴.

En effet, certaines missions confiées aux jeunes agents ciblent des réseaux terroristes prêts à commettre des attentats au nom de causes diverses ; c'est le cas dans les tomes 1, *Cent jours en enfer* : des terroristes écologistes prévoient d'utiliser de l'anthrax ; 6, *Sang pour sang* : un groupe de terroristes lutte, apparemment, contre les expérimentations animales ; 7, *À la dérive* : les agents doivent se rendre en Russie pour empêcher Denis Obidin de vendre l'arsenal aéronautique russe à des terroristes ; 15, *Black Friday* : des terroristes islamistes prévoient une attaque d'ampleur inédite aux États-Unis lors du « Black Friday », 17, *Commando Adams*, ultime tome de la série, paru en 2016 : les « anciens », James, Laureen et leurs amis doivent aller en Syrie déjouer un complot terroriste et délivrer deux otages. Ces actions menées contre les terroristes de tous bords ne sont pas forcément centrales dans ces récits, mais ces quelques opus peuvent éventuellement compléter un réseau ou satisfaire les lecteurs les plus récalcitrants.

4. Robert Muchamore, traduit de l'anglais par A. Pinchot, Casterman. Cf. *Recherches* n° 53, 2010, ainsi que les compléments électroniques.